

Le mangeur de temps

Il était une fois deux très belles jeunes filles qui vivaient en bordure de la forêt de Leirbota aux abords de la montagne Navgtsat. Elles y vivaient seules dans une pauvre chaumière. Autour de leur maison, une large prairie où paissaient les moutons dont elles tiraient la laine. Un peu plus loin, dans la partie septentrionale, une étendue sans fin de bouleaux et de buissons épineux parmi lesquels on trouvait de petites mûres polaires aux saveurs délicieuses. Pas âmes qui vivent sinon un peuple de petits hommes qui voyaient en la nature des divinités mystérieuses qu'eux seuls savaient interroger. Lorsque par le plus grand des hasards - enfin, c'est là ce qu'elles croyaient - Ingrid et Astrid rencontraient l'une de ces personnes, elles avaient l'impression étrange de ne pas exister. Ils trottaient si près d'elles qu'ils pouvaient presque les frôler. Mais leur regard semblait traverser les corps comme s'ils étaient faits d'éther. Parfois, surtout au printemps, quelques rennes s'aventuraient jusqu'à leur demeure, mais n'y restaient que peu de temps. Ils aimaient à lécher les lichens particulièrement savoureux en ce lieu bien éloigné des premières maisons de la bourgade de Leirbota.

Lorsque la forêt revêtait son manteau d'or et de bronze, juste avant la tombée des premières neiges, inmanquablement un vieillard venait frapper à leur porte. Derrière lui, il traînait une petite charrette recouverte d'une bâche. Sous celle-ci, il avait entassé de l'orge pour faire le pain, une motte de beurre, quelques ustensiles de cuisine et une hache nouvellement affûtée qui au premier coup fendait la bûche sans qu'une force énorme soit nécessaire. Quand Ingrid était en la demeure, elle s'écriait "Qui s'en vient déranger mon labeur ? Si c'est un vilain qu'il aille au diable, si c'est un autre, que le vent l'emporte !". Après cet accueil froid, le vieillard répondait "Je ne suis rien de tout cela, seulement le mangeur de temps". Alors Ingrid ouvrait la porte et désignait au vieillard l'endroit où était entreposée la laine qu'elles avaient filée durant tout l'hiver. Parfois, il arrivait qu'Ingrid fût occupée au lavoir à se mirer dans le reflet de l'eau avant de faire la lessive. Alors le temps passait sans qu'elle ne s'en rende compte et c'était Astrid qui accueillait le vieil homme. " Qui que vous soyez, entrez, une soupe douce et épaisse vous attend sur le fourneau." Quand elle découvrait le visage avenant du vieillard, elle demandait quel était son nom au jour de maintenant et il répondait toujours "Aujourd'hui tout comme hier, je suis le Mangeur de temps et m'en voici venu pour votre laine.[il]" Il prenait sa soupe et raclait son bol jusqu'à la dernière goutte car elle était délicieuse. Puis il déposait 3 couronnes en or sur la table pour la laine. Jamais il ne contrôlait la marchandise, car il savait que les deux sœurs faisaient la plus belle, la plus soyeuse et la plus délicate laine de tout le royaume du Danemark. Ensuite, il accompagnait la jeune sœur au chariot où elle récupérerait tout ce dont elles avaient besoin pour passer l'hiver rigoureux en cette partie de la Laponie. Il procédait de même avec Ingrid, à la différence qu'aucun mot n'était échangé. Aussi, quand le vieillard entendait la douce voix mélodieuse de Astrid, c'était comme si un rayon de lumière illuminait son cœur.

Tout allait pour le mieux et les ans passaient tranquillement et le cycle de la vie se perpétuait. Mais il en est des histoires comme du reste, au monde du milieu entre ciel et profondeurs, les malheurs aiment à rendre visite aux belles comme aux humbles. Aussi, dans la seizième année de Astrid, le mangeur de temps, qui pour une fois, était en avance vint chercher sa laine. Ce fut justement Astrid qui ouvrit la porte, toute penaude elle le fit asseoir devant sa soupe, mais au moment de recevoir les 3 couronnes, elle commença par n'en pas vouloir.

- Que se passe-t-il mon enfant pour ainsi ne pas vouloir de mon argent ? De laine, vous n'avez point ?

- Oh si, bon père, car la plus jeune avait pris l'habitude de le nommer ainsi, mais voici ce qui est

arrivé. Un renne blanc est venu dans notre pâture comme cela arrive parfois. Il a poussé un râle si plein de colère que ma sœur s'est coupé le doigt en filant la laine, si bien que la voici rouge comme le carmin."

Le vieil homme ouvrit de grands yeux, prit 2 couronnes d'or qu'il déposa sur la table et s'empara du lot de laine. La joie irradiait son visage, car il savait que le roi du Danemark aimait plus que tout au monde cette couleur qui lui rappelait le sang de son père lorsque son cœur fut arraché par un ours au cours d'une des plus grandes battues du royaume.

- Bon, très bien mon enfant, mais l'autre boisseau alors ? Qu'en est-il ?

La plus jeune sœur ne put retenir ses larmes. Et il fallut toute la persuasion du vieillard afin qu'elle acceptât de parler enfin.

- Ingrid était partie à la recherche d'un agneau perdu de l'autre côté du ruisseau qui borde le petit bois et voici qu'un renne brun traversa notre pâture comme cela arrive parfois.

Le Mangeur de temps voyant couler encore les larmes de la pauvrete sortit de la pièce, s'en alla dans la chambre pour quérir un mouchoir blanc afin qu'elle séchât ses larmes. Puis il l'invita à poursuivre.

- Soudain, le renne poussa un râle si plein de colère, une colère encore plus impressionnante, que la quenouille m'échappa et qu'elle se ficha tout près de mon cœur. Le sang qui s'en écoula imprégna la laine d'un rouge sépia.

Le vieil homme écarquilla les yeux, la joie irradiait son visage et il sortit 4 couronnes d'or de sa besace, car il savait que la reine du Danemark aimait le rose au-delà de toutes les autres couleurs, celle-ci lui rappelant la douceur du sein maternel. Une fois le bonhomme parti, les deux sœurs recomptèrent leur trésor. A la première minute, elles s'embrassèrent, à la deuxième, elles sautillèrent en se prenant par la main et à la troisième elles crièrent de stupeur. Car en cet instant, elles réalisèrent qu'elles avaient oublié de lui prendre une nouvelle hache. Elles revêtirent leur épais manteau en peau d'ours. Le Mangeur de temps traînait une lourde charrette et se déplaçait à pieds, elles pensaient pouvoir aisément le rattraper sur le chemin. Mais lorsque les deux sœurs se trouvèrent sur la route, le vieillard avait déjà disparu derrière le premier virage. Elles coururent jusqu'à la sortie de ce tournant, une longue ligne droite s'y trouvait, elle traversait la forêt épaisse en cet endroit. A leur grand étonnement, aucunes traces de l'homme. Sans une hache nouvellement aiguisée, elles n'avaient aucune chance de passer l'hiver qui s'annonçait particulièrement rigoureux. Aussi, elles coururent jusqu'à la deuxième courbe sans plus de succès. Recommencèrent jusqu'à la suivante. Dans cette troisième courbe se trouvait un petit homme assis en tailleur. Il avait les yeux en forme d'amande, les pommettes hautes et le bout du nez retroussé joliment, ce qui fit que les deux sœurs n'eurent donc aucune difficulté à reconnaître un habitant des bois. Il appartenait au peuple de ceux qui croyaient aux esprits de la forêt. Bien que de petite taille, l'homme était trapu et semblait ne pas voir les deux filles qui approchaient. Elles avaient l'habitude de cette façon de faire, mais l'urgence de la situation fit qu'elles tentèrent de questionner l'homme. Il ne donna aucune réponse. Elles insistèrent, rien n'y fit. Elles haussèrent le ton et Ingrid au comble de la colère traita l'homme d'imbécile et le frappa sur le dessus du crâne avec le plat de la main. Astrid fit de même, mais avec la main gauche. Toutes deux ressentirent un picotement dans les doigts, mais quelle ne fut pas leur surprise en découvrant que le petit homme avait disparu. A sa place se trouvait une hache brillante comme l'argent, solide comme l'airain et tranchante comme la lame de l'imook servant à trancher la gorge des baleines en mer de Norvège. Elles cherchèrent une présence humaine dans les alentours et elles chercheraient encore si de guerre lasse elles n'avaient repris leur chemin.

Lorsque que le Mangeur de temps vint à la nouvelle saison pour faire sa provision de laine, il trouva les deux sœurs assises travaillant sous l'auvent de leur petite chaumière. L'une tenait la laine de la main droite et l'autre filait de la main gauche. De les voir procéder ainsi, il fut un peu étonné, mais n'en dit rien, pensant que c'était là leur habitude. Quand il voulut acheter la laine, il ne trouva qu'un demi-boisseau, à peine, qu'il paya d'une demie couronne d'argent tant la qualité était

mauvaise. Les jeunes filles portaient en permanence une écharpe de laine qui recouvrait leur visage. Voici là deux choses qui étonnèrent le vieillard.

- Mais qu'est-il donc arrivé pour que si peu de laine il y ait ? Des moutons ont-ils été mangés par l'ours, prompt à descendre dans la vallée quand l'hiver s'annonce si froid ?

- Nenni bon papa. Bien maladroites, nous sommes devenues.

Le vieil homme n'en crut pas un mot, mais il s'abstint de tous commentaires.

- Vous portez un foulard sur la figure, l'hiver est-il tombé plus tôt sur la vallée, qu'il vous mange déjà le bout du nez ?

- Que nenni bon papa, mais si affreuses nous sommes, que nous ne voulons pas offenser votre vue.

Le vieil homme, encore une fois, n'en crut pas un mot et il s'abstint de tout commentaire. Il était déjà sorti pour rejoindre son chariot. Du dessus, il sortit une hachette et quand il revint et qu'il ouvrit la porte, un vent coquin s'engouffra dans la chaumière soulevant le moindre voilage. Au passage le courant d'air arracha les foulards que portaient les deux jeunes filles. En découvrant leurs visages, le vieillard ne put retenir un oh d'épouvante. Les deux sœurs cachèrent leur minois et pleurèrent comme jamais fille ne pleura dans toute l'histoire de l'humanité. Tant et tant de larmes tombèrent qu'elles inondèrent le sol. Malencontreusement, le Mangeur de temps n'avait pas encore entassé la laine dans les paniers prévus à cet effet. Aussi fut-elle baignée par les pleurs et lorsque le vieil homme remisa sa laine avant de quitter les deux jeunes filles une belle surprise l'attendait. La laine avait pris une couleur argentée que nulle part au monde on ne trouvait. Aussi, le Mangeur de temps rajouta 10 couronnes d'or, sachant que les princesses du royaume se battraient pour avoir la laine afin de se parer merveilleusement pour paraître devant le jeune et très beau prince. Il était notoire, qu'il devait épouser sous peine d'être banni par son père à la fin de l'année nouvelle.

Mais avant de quitter la chaumière le vieillard écouta ce que les sœurs avaient à raconter de leur misère. Quand il sut ce qui était arrivé à leur main, il se douta de ce qui était advenu. Surtout, qu'il avait sous les yeux l'affreuse verrue, qui sur la joue droite défigurait Ingrid et l'immonde poireau aux énormes poils sur la joue gauche de Astrid. Aussi, il demanda :

- N'avez-vous pas croisé sur votre route un petit homme aux yeux d'amandes, les pommettes hautes et le bout du nez retroussé joliment ?

- Oui da bon papa, répondirent les deux sœurs de concert.

- N'auriez vous pas adressé la parole à ce coureur des bois en omettant le mot magique *Qui va là ici-bas*.

Les deux sœurs se mirent à sangloter.

- J'espère au moins que crier sur lui, vous n'avez osé ?

Les sanglots redoublèrent, le Mangeur questionna encore :

- Au moins sur sa tête, taper vous n'avez osé ?

Les cris se mêlèrent aux larmes et le Mangeur de temps n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour comprendre que l'heure était grave.

- Bon papa, aidez-nous et nous filerons pour vous de cette laine si belle que vous avez maintenant. Et pour rien.

Le Mangeur de temps n'eut pas à se demander si l'offre le tentait, car il n'y pouvait rien. Aussi, son visage se ferma et la tristesse s'empara de lui. Ensuite, son esprit se vida et des paroles qui habitaient en un lieu ignoré de tous, entrèrent par ses narines et ressortirent par la bouche sans que ses lèvres ne remuent le moins du monde.

- Chaman, il vous faudra trouver, et pelote, il vous faudra suivre pour vos mains recouvrer et perdre malfaçon en visage.

Lorsque le Mangeur de temps récupéra ses esprits, il ne se souvenait de rien et comme le vent, il fila sur le chemin où il disparut comme happé. Depuis ce jour, il court et file encore pour rattraper le temps qui lui reste à vivre. Ainsi va la vie du Mangeur de temps pour semer la mort qui court à ses trousses.

Les deux filles cherchaient encore à comprendre le sens de ces paroles énigmatiques que l'homme avait depuis longtemps quitté les lieux. Il avait emporté avec lui son précieux chargement de laine scintillante comme l'argent. Ingrid se servit un bol de soupe et tendit l'autre à sa sœur. Le bol lui échappa et se répandit sur le sol.

- Ma sœur, vous êtes bien maladroite.

Elle lui tendit une serpillière pour réparer sa bêtise. Mais la serpillière lui échappa des mains pour tomber dans la marmite.

- Ma sœur bien maladroite vous êtes et vous restez. Mettez-vous à l'ouvrage afin de ne point perdre de temps pour notre ami le Mangeur de temps. Astrid attrapa une pelote commencée pour la terminer, celle-ci lui échappa des mains et roula par la porte restée entrouverte.

- Ma sœur vous êtes bien maladroite et vous le resterez si aucun effort vous ne faites. Laissez-moi régler cette affaire, vous avez fait assez de bêtises à ce jour. Si mon souvenir est bon, déjà, vous avez oublié de prendre notre hache dans le chariot du Mangeur de temps. Ainsi, tout ce qui nous arrive est de votre faute. Si notre mère n'était pas morte en vous mettant au monde, elle vous couperait les oreilles en pointes.

Astrid ne dit mot, même si elle trouvait injuste que sa grande sœur la traitât ainsi. Une fois sur le pas de la porte, Ingrid se baissa pour ramasser la pelote, mais à ce moment précis la pelote se déroula jusqu'au bas du sentier qui mène aux abords de la forêt. Ingrid pesta, Ingrid jura et de dépit s'écria :

- Au diable la pelote, que le renne s'en fasse une écharpe pour l'hiver qui arrive.

En effet, les grandes fleurs blanches de l'épilobe depuis longtemps s'étaient défaits et l'automne avait passé bien vite.

- Petite sœur où allez-vous d'un pas si alerte ? questionna Ingrid.

- Je m'en vais réparer mes bêtises et faire ainsi que le Mangeur de temps a dit.

- Vous êtes bien idiote d'écouter ce vieillard sénile qui sait à peine compter ses deniers, sinon au grand jamais il ne gaspillerait son argent pour de la laine.

La jeunette n'en fit qu'à sa tête et n'écoula que son cœur.

- Ma jeune sœur, prenez au moins ce manteau en peau d'ours, et emportez ce pain noir. Je sens le froid sortir du bois comme le loup blanc quand sa babine pendouille.

Astrid, accepta ces présents. Elle enfourna le pain dans sa besace et suivit la laine qui filait. Une fois la pelote retrouvée, elle la ramassa. Aussitôt, elle lui échappa des mains pour rouler encore sur le sentier qui s'enfonçait dans le sous-bois. Elle s'emporta contre sa maladresse et laissa échapper un juron. Elle mit sa main devant sa bouche et dit : "Maman, maman chérie pardonnez ma méchanceté et prenez ma vie en échange de la vôtre, car bien inutile je suis en ce monde." Puis elle suivit la laine. Elle s'enfonça plus profondément dans la forêt, la lumière filtrée par la densité de la forêt arrivait à peine à passer. N'écoulant que son courage elle s'avança jusqu'à hauteur de la pelote, la ramassa, et la laissa échapper encore. Une nouvelle fois, elle dit "Maman, maman chérie pardonnez encore ma méchanceté et prenez ma vie en échange de la vôtre, car bien inutile je reste en ce monde." Elle s'apprêtait à repartir lorsqu'elle entendit un bruissement étrange. Tout près du chemin se trouvait un petit cours d'eau. Aux détours d'un rocher, dans le contre-courant, un vieux

saumon, la joue traversée par le métal d'un puissant hameçon, attendait que la mort mît fin à ses souffrances. Près de là, se trouvait une hutte de pêcheur à côté de laquelle avait été construit un fumoir à poisson. Astrid avait assez de pain confectionné par sa sœur Ingrid. Un pain noir si nourrissant qu'une bouchée par jour suffisait à une jeune fille que l'amour laissait tranquille. Plutôt que de fumer le pauvre animal, elle décida de le soigner. Astrid avait l'habitude de s'occuper des bêtes qui venaient s'éperonner sur les clôtures, aussi n'eut-elle aucune difficulté à suturer la blessure du saumon. Elle laissa filer le poisson, et suivit la pelote. Il en est des contes comme des chemins, se perdre y est possible. C'est bien ce qui arriva à Astrid. La pelote avait sauté par-dessus le torrent là où les remous sont les plus puissants. Elle n'eut d'autre option que de suivre la rive en espérant trouver un passage. Elle marcha toute la journée, pour se trouver finalement bloquée par d'immenses cataractes. En cet endroit, un pont suspendu traversait bien la rivière, mais pour son plus grand malheur, il était fait de mauvais cordage. Le soir étant tombé d'un coup, elle se dit que la nuit porterait conseil et décida donc d'attendre que le jour se lève. Dans un lit de branchage, elle fit sa couche devant le feu, souffla la braise et la nuit passa. Quand le jour se leva, elle découvrit que le pont avait été rompu. Elle allait faire ce que fille sait faire, pleurer et pleurer encore, mais elle n'en eut pas le loisir. Le saumon l'attrapa, la jeta sur l'autre rive et lui cria aux oreilles que maintenant, ils étaient quittes et que jamais saumon n'avait été si humilié de sa vie. « Sauvé par un humain qui plus est fille de laine qui porte pelote au-devant d'elle jamais cela ne s'est vu et jamais plus ne se verra ! » ». A ces mots il plongea au plus profond des eaux pour aller en Oural bien loin des importunes.

C'est pourquoi en Russie,
nous pêchons le saumon,
si filles en larmes ici,
n'affolent les poissons.

Sur l'autre rive, la pelote attendait qu'on la saisisse pour s'échapper et se dérouler, montrant ainsi la suite du chemin. La jeune fille que l'effort ne rebutait nullement reprit la route. Le chemin avait pris la forme d'une sente qui grimpait mollement dans la forêt. Le premier jour passa, puis vint le deuxième. Les arbres immenses avaient cédé la place à de plus petits, davantage clairsemés. Au troisième jour, la sente n'en était même plus une. Les rochers se dressaient pour former un amoncellement où se perdaient ça et là quelques épineux. Astrid ne perdit pas la foi en sa quête d'un chaman pour les sauver elle et sa sœur du sort que le petit homme leur avait jeté. Car elle était persuadée - aussi vrai que l'eau claire qui sort de la petite mare devant leur chaumière est une boisson des plus pures - qu'il s'agissait là d'une malédiction dont elles devaient se défaire. Elle se considérait comme la plus méchante de filles qu'une mère ait pu mettre au monde, elle trouvait donc normal, que cette tâche lui échût.

A la première ronce, elle se déchira la jambe, à la deuxième, elle se lacéra le bras. A la troisième, elle trouva un petit être recroquevillé sur lui-même. Il avait le tibia brisé, ne pouvant plus sauter par-dessus les arbustes, il attendait avec impatience que la mort mît fin à ses souffrances. Astrid avait l'habitude de soigner les bêtes qui venaient s'abîmer dans les trous de rocaille, aussi n'eut-elle aucune difficulté pour soigner le pauvre bonhomme qui n'était autre qu'un nain. Dans sa musette, il avait des pierres précieuses qui auraient fait la fortune de quiconque s'en serait emparé. Astrid avait assez du pain noir que lui confectionnait Ingrid, ce pain noir si nourrissant qu'une bouchée par jour suffisait à une jeune fille que l'amour laissait tranquille. De l'or et de l'argent, sa laine en fabriquait suffisamment, elle oublia le contenu de la musette oublia et suivit la pelote. Il en est des contes comme des chemins, se perdre y est possible. C'est bien ce qui arriva à Astrid, car la pelote avait grimpé dans un escarpement abrupt que la falaise, dressée devant elle, rendait infranchissable. A force de suivre l'éperon rocheux pour la contourner, Astrid se fatigua. Dans un lit de branchage, elle fit sa couche, du feu elle souffla la braise et la nuit passa. Quand le jour commença à poindre, elle découvrit un effondrement qui s'ouvrait si profondément dans la terre qu'elle tomba assise sur son séant. Emplie par le désespoir d'être arrêtée dans sa quête, elle ne put que cacher ses yeux. Elle allait faire ce que fille sait faire, pleurer et pleurer encore, mais elle n'en eut pas le loisir. Le nain

l'attrapa, la jeta sur ses épaules et l'emporta dans un trou de roches, chemin dans la montagne que seuls les nains savent trouver. Le petit homme, rapide comme les courants d'air qui traversaient les montagnes en ces lieux sombres, arriva sur l'autre versant en moins de temps qu'il n'en faut pour lancer un bon coup de piolet dans la roche. Au sortir de la montagne, il posa la jeune fille sans ménagement aucun sur le parterre herbeux et lui cria aux oreilles que maintenant, ils étaient quittes et que jamais nain n'avait été si humilié de sa vie. « Sauvé par un humain qui plus est fille de laine qui porte pelote au-devant d'elle jamais cela ne s'est vu et jamais plus ne se verra ! », grogna-t-il dans sa barbe.

A ces mots il plongea au plus profond de la montagne pour aller en Oural bien loin des importunes.

C'est pourquoi en Russie,
des joyaux trouverons
si filles en larmes ici,
les mineurs n'ennuieront.

Sur l'autre rive, la pelote attendait qu'on la saisisse pour s'échapper et se dérouler, montrant ainsi la suite du chemin. Au plus haut de la montagne, la neige tomba et tombe encore. Elle tombe tant et tant qu'elle est éternelle en ces endroits où règne la froidure. Le vent se jetait tout contre la frêle enfant, l'encerclant de ses bras de givre et glace, mais manteau épais elle avait. Plus aucune végétation ne poussait. On ne voyait que blancheur immaculée. La faim se jeta sur la frêle enfant et de ses bras de misère l'enserra, mais pain noir en sa besace elle avait. Une bouchée, elle avala, puis une deuxième et, à la troisième, ses chausses s'enfoncèrent si profondément dans la neige qu'à mi-cuisse elle arrivait. Elle fit un grand pas, puis un deuxième et au troisième, décida de s'arrêter là. Dans la neige, elle creusa un trou, s'enroula dans son manteau et s'endormit jusqu'au matin. Au soleil levant, elle sortit de son abri de fortune. La neige était encore tombée, aussi elle ne put que cacher ses yeux et faire ce que fille sait faire, pleurer et pleurer encore. Plus exactement, c'était ce qu'elle s'apprêtait à faire quand son attention fut attirée par un grognement étrange. Elle brassa, poussa tant et tant la neige qu'elle arriva tout près du lieu d'où venait le bruit. Dans une faille rocheuse, se trouvait un élan magnifique, majestueux et fier, grand comme jamais on ne vit. L'une des pattes avant, prise dans une mâchoire de fer, était brisée en deux. L'animal attendait avec impatience que la mort mit fin à ses souffrances. Astrid avait l'habitude de s'occuper des bêtes qui se laissaient prendre dans les pièges que posaient les chasseurs, aussi n'eut-elle aucune difficulté pour soigner le pauvre animal. Ses bois étaient parfaitement équilibrés, épais et solides, juste la taille qu'il fallait pour les sculpter. Cette corne valait une fortune auprès des trappeurs qui en faisaient de précieux couteaux. Astrid avait assez du pain noir que lui confectionnait Ingrid, ce pain noir si nourrissant qu'une bouchée par jour suffisait à une jeune fille que l'amour laissait tranquille. De l'or et de l'argent, sa laine en fabriquait suffisamment, elle laissa filer l'élan et suivit la pelote. Il en est des contes comme des chemins, se perdre y est possible. C'est bien ce qui arriva à Astrid, car la pelote avait plongé dans la neige et on ne la distinguait plus. Astrid creusa de ses mains tant et tant que doigts gelèrent. Fatiguée, elle tomba assise sur son séant. Emplie par le désespoir, elle allait faire ce que fille sait faire, pleurer et pleurer encore, mais elle n'en eut pas le loisir. L'élan l'attrapa, la jeta sur son dos. De ses larges bois, il épousseta la neige et un chemin il fabriqua pour attraper le fil et s'élancer en en suivant la trace. En trois coups de bois, dix enjambées et mille souffles puissants que jetaient ses naseaux, il traversa l'étendue des neiges éternelles. Arrivée au bas de la montagne, il fit une ruade. Astrid dégringola. La bête lança un brame puissant en gonflant le cou pour paraître encore plus imposant. « Sauvé par un humain qui plus est fille de laine qui porte pelote au-devant d'elle jamais cela ne s'est vu et jamais plus ne se verra ! », grogna-t-il de ses naseaux en feu. D'un coup de ses sabots puissants, il fit une ruade puis galopa et galope encore à la recherche d'un endroit paisible. Voici pourquoi, il est si difficile encore aujourd'hui d'apercevoir les élans. Il en est même qui ont quitté la terre ferme pour dans le ciel marquer leur empreinte. On y voit une vierge, ce dessin du firmament sert à prévenir les autres élans qu'il faut, des importunes,

savoir se prémunir.

Astrid se baissa, pelote ramassa et attendit. Comme rien n'arriva, elle jeta la pelote de laine au loin, celle-ci rebondit deux ou trois fois, puis s'arrêta. Astrid s'en saisit à nouveau et pour la deuxième fois la lança sans plus de succès. A la troisième tentative, un petit homme se dressa, tout droit sortit dessous la terre et lui fit face.

- Qui donc maltraite ma pelote de laine, celle que j'ai perdue depuis de nombreuses lunes ! »

De rage, il attrapa Astrid, par-dessus les sept vallées, au-delà de sept montagnes, il la jeta dans la rivière sans nom, afin qu'elle s'y noie et que plus jamais on ne la revoie. De retour, devant sa demeure, il trouva Astrid assise sur son séant, attendant que le soleil veuille bien lui sécher la peau du dos. Le petit homme qui n'était autre que le plus grand chaman des peuples de la forêt ne voulait pas s'en laisser compter, surtout devant les siens qui s'étaient rassemblés pour la grande fête annuelle des esprits de la forêt. De rage, il se saisit de la jeune fille, et par-delà les sept comtés, traversant les sept forêts, il jeta Astrid au plus profond du précipice qui coupait le monde en cinq parties égales. A son retour, encore plus de monde l'attendait, observant la jeune fille assise sur son séant espérant que les rayons du soleil vinssent chauffer son dos, refroidi par les profondeurs de la terre. Le chaman, qui n'avait pas pour habitude de se laisser impressionner, par-delà l'unique fjord, au plus haut de la plus grande montagne que la terre eût portée, il abandonna Astrid au plus profond des neiges éternelles. Mais lorsqu'il revint parmi les siens, tous les peuples étaient là, devant sa hutte, admirant cette jeune fille, aussi lumineuse qu'un astre et aussi belle que la nature elle-même. Sa chevelure était d'un blanc immaculé ainsi que sa peau. Seuls ses yeux, d'un bleu océan, tranchaient sur la blancheur. Le chaman comprit que l'esprit de la forêt habitait le corps de Astrid et qu'il l'avait profondément offensé. Il se jeta aux pieds de la jeune fille, pria le saumon des rivières, le renne des neiges éternelles et le nain qui commerçait avec les entrailles de la terre de bien vouloir lui pardonner.

- Sauvé par un humain qui plus est fille de laine ne suffit pas, il faut que maintenant, nous pardonnions ! Chaman, écoute la fille et ainsi, tu sauras comment calmer le saumon, le renne et le peuple nain !

Ainsi parla l'esprit de la forêt à l'esprit du chaman emporté par la transe au-delà des sept royaumes. Là où se trouve un grand chêne aux racines sont si profondes qu'elles traversent le monde et parlent avec les morts. Le chaman, au sortir de son état de transe, dansa, tourna et tourna encore une fois de plus, puis s'adressa à Astrid qui attendait assise sur son séant que le soleil ravive un peu les jolies couleurs qu'elle avait perdues à cause de la blancheur des neiges éternelles.

- Fille de laine, que puis-je faire pour que l'esprit des bois court librement le monde et me parle à nouveau quand je l'appelle ?

- Je veux, pour ma sœur et moi, retrouver ce que nous fûmes au sortir du ventre de notre mère, ni plus, ni moins.

Le chaman dansa, tourna et tourna une fois encore. Les deux sœurs retrouvèrent leur beauté et quand elles ouvrirent les yeux, elles étaient dans un des plus beaux châteaux du royaume. Ingrid prit les deux mains de sa sœur et la regarda droit dans les yeux.

- Rendons-nous par ce passage dans la grande salle du château.

- Comment savez-vous ma sœur, le chemin qu'il faut prendre ?

Elle ne sut quoi répondre pour la bonne et simple raison qu'en un temps éloigné, elle était bien trop petite pour se souvenir avoir joué et couru au travers de ces lieux comme le font les enfants. C'était avant d'être abandonnées par un mauvais homme dans une mauvaise chaumière en bordure de la forêt de Leirbota aux abords de la montagne Navgtsat. Personne ne saurait expliquer, comment, filles si petites et si frêles avaient pu survivre en un endroit si hostile, si ce n'est l'Esprit de la forêt lui-même. Lorsque les deux sœurs se présentèrent dans la grande salle du château, elles retrouvèrent le mauvais homme qui s'était débarrassé d'elles. L'homme craignit l'espace d'un

instant d'être percé à jour. Comme mais il comprit qu'il ne risquait rien, et leur souhaita la bienvenue se présentant comme le Grand Chambellan chargé de l'administration du royaume. Mais l'Esprit de la forêt, qui aime à s'amuser un peu joua un mauvais tour à l'usurpateur. Ce dernier crût reconnaître, aux côtés des jeunes filles un couple d'ours féroces qu'il avait chassé auparavant. Il ne s'agissait là que du vent qui jouait dans les voilages de la fenêtre. Le méchant homme prit peur, porta les jambes à son cou et disparut sans demander son reste, bien trop content d'échapper à la mort. Les habitants du domaine eurent juste le temps de l'apercevoir, courant nu sur la route. Il allait si vite que les habits qu'il portait s'étaient envolés. Il paraît, selon certaines gens, qu'il court encore du côté de la forêt de Leirbota de peur que le saumon ne le happe, que le renne ne l'embroche et que le nain ne le jette dans l'oubli au plus profond de la montagne. Il avait voulu gouverner à la place des deux sœurs sans savoir qu'on ne détrône pas filles portant pelote au-devant d'elles.

Les sœurs n'avaient pas encore eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait, qu'entra le fils du roi du Danemark. Il demanda à parler aux gentes dames qui vivaient en ce lieu, car il cherchait femme. Ingrid l'apprit en premier, d'un grand coup de couteau ôta le cœur de sa sœur afin qu'il ne s'enflammât pas pour le fils du roi, puis elle coupa la langue de sa sœur afin que jamais elle ne révèle quoi que ce soit de ce qui venait de se produire. Ingrid était belle car elle portait une robe blanche et ses yeux moins bleus que ceux de Astrid, illuminaient la grâce de son visage. Aussi, le prince la prit pour femme et s'en alla faire noces auprès de son pauvre père mourant. Trop pressé de le contenter, il ne regarda ni à droite ni à gauche et ne vit donc pas le sang de Astrid qui maculait les mains d'Ingrid. Avant de quitter sa demeure, Ingrid arracha les membres du corps de sa sœur les jeta dans la rivière, coupa la tête et la lança dans un trou de roche et pour le restant du corps, elle l'ensevelit sous un tas de neige.

Les noces furent célébrées en grande pompe. Le roi mourut. On prépara la couche nuptiale. Mais quand le prince arriva pour s'y allonger, Ingrid eut si chaud, son corps la démangea tant qu'elle dut quitter la couche de son époux.

- Que vous arrive-t-il ma mie ?

- Il fait si chaud et les draps sont si rêches que je dois prendre l'air et par l'eau de la fontaine laver ce dos qui s'est enflammé !

Ingrid quitta la pièce et fit ce qui avait été dit. Le prince fit changer les draps, se recoucha et s'endormit. Pendant son sommeil, le saumon rapporta les bras et les jambes de Astrid tandis que le nain se chargea de la tête et l'élan du corps. Tout fut déposé dans la couche de prince et par le sang fut rassemblé. Dans les bras de Astrid, le prince se trouva et passa la nuit la plus douce de toute sa vie. Mais quand il s'adressa à la belle, elle ne put dire un mot, ni exprimer ou éprouver de sentiments.

Au petit matin, Ingrid voulut retrouver sa place dans la couche du prince. Quelle ne fut pas sa surprise d'y découvrir sa sœur encore endormie. Avant le réveil du prince, Ingrid arracha les membres du corps de sa sœur, les jeta dans la rivière, coupa la tête et la lança dans un trou de roche et pour le restant du corps, elle l'ensevelit sous un tas de neige.

- Mon prince, bonne nuit avez-vous passée ? s'enquit-elle, comme si de rien était.

- Oui, ma mie, sur votre poitrine, j'ai fait le plus doux des rêves, et je m'en vais coiffer ma couronne de roi, puisque père a quitté ce monde pour celui des morts.

Ingrid demanda un baiser, trop pressé de la contenter, le prince ne regarda ni à droite ni à gauche et ne vit donc pas le sang de Astrid qui maculait les mains d'Ingrid.

Le futur roi rejoignit la grande salle du château, voulut enfiler les habits royaux, et mettre la couronne sur sa tête. Mais rien n'y fit, les vêtements, retournèrent dans le coffre et la couronne tomba sur le sol. Le prince fit venir sa mère et lui demanda la raison de ceci.

- Le mariage n'est pas consommé, aucune descendance vous n'aurez, et jamais roi vous ne serez !

Puis la reine-mère retourna en sa chambre pleurer la mort du roi. Au soir, le prince appela son épouse.

- Ma mie, enfant il nous faut si roi et reine en voulons être.

Il prit Ingrid dans ses bras et la porta dans la couche nuptiale. Ingrid eut si chaud, son corps la démangea tant, qu'elle dut quitter la couche du prince.

- Que vous arrive-t-il ma mie ?

- Il fait si chaud et ses draps sont si rêches que je dois prendre l'air et par l'eau de la fontaine laver ce dos qui s'est enflammé !

Ingrid quitta la pièce et fit ce qui avait été dit. Le prince fit changer les draps, se recoucha et s'endormit. Pendant son sommeil, le saumon rapporta les bras et les jambes de Astrid tandis que le nain se chargea de la tête et l'élan du corps. Tout fut déposé dans la couche de prince et par le sang fut rassemblé. Dans les bras de la belle Astrid, le prince se trouva et passa la nuit la plus douce de toute sa vie. Mais quand il s'adressa à la belle, elle ne peut dire le moindre mot, ni exprimer ses sentiments.

Au petit matin, Ingrid avait retrouvé sa place dans la couche du prince et éparpillé à nouveau le corps de sa sœur.

- Mon prince, bonne nuit avez-vous passée ?

- Oui, ma mie, sur votre poitrine j'ai fait le plus doux des rêves et, je m'en vais coiffer ma couronne de roi, puisque père en la terre a trouvé nouvelle demeure.

Quand il arriva dans la grande salle du château et qu'il voulut enfiler les habits royaux, ceux-ci retournèrent dans le coffre et la couronne tomba sur le sol. Le prince fit venir sa mère et lui demanda la raison de ceci.

- Le mariage n'est pas consommé, aucune descendance vous n'aurez, et jamais roi vous ne serez !

Puis la mère du prince retourna en sa chambre pleurer la mort du roi. Au soir, le prince appela son épouse.

- Ma mie, enfant il nous faut si roi et reine nous voulons être.

Il prit Ingrid dans ses bras et la porta dans la couche nuptiale. Mais cette fois, il l'empêcha de quitter la couche. La belle se démena tant et tant, se gratta si fort que le sang coula. Sa douleur fut telle que son ventre se tordit et gonfla.

- Ma mie, enfant s'en vient, il faut aller quérir les sages-femmes.

On prépara la couche pour recevoir l'enfant. Ingrid se démena tant et tant, se gratta si fort que le sang coula à nouveau. Sa douleur fut telle que son ventre se tordit de plus belle et s'enfla encore. Ingrid hurla si fort que la mère du prince sécha ses larmes et s'en vint auprès d'Ingrid.

- Ma mère l'enfant va venir et descendance nous aurons.

- Point du tout mon fils, la belle a mangé quelque chose de mauvais, qu'on lui donne une décoction de narcisses jaunes afin que passe le repas et que la belle puisse se coucher et nous donner un fils.

Une décoction fut préparée puis administrée, Ingrid recracha le cœur et la langue de sa sœur. Discrètement, elle glissa le tout sous la couche, quitta la chambre pour aller se laver à la fontaine. Mais lorsqu'elle revint, Astrid avait pris sa place. Le saumon, le renne et le nain attendaient près de la cheminée. Ils devisaient sur la santé du monde, quand ils virent Ingrid et lui firent signe de prendre place avec eux. Quand le feu s'éteignit, ils tranchèrent la fille en cinq parties égales qu'ils dispersèrent dans les cinq parties du monde.

« Sauver par un humain qui plus est fille de laine qui porte pelote au-devant d'elle jamais cela ne

s'est vu et jamais plus ne se verra ! » Et plus jamais on ne revit les trois esprits de la forêt. Ils regagnèrent chacun leur demeure, l'un au plus profond de la rivière, l'autre au creux de la montagne et le dernier disparut sous le plus beau manteau de neige qui se puisse trouver.

Quand le prince s'éveilla, Astrid se trouvait auprès de lui. Il déposa un baiser sur ses lèvres. La belle sourit, inspira une grande bouffée d'air pour lui dire tout l'amour qu'elle lui portait.

- Mon prince, avez-vous passé une bonne nuit?

- Oui, ma mie, sur votre poitrine j'ai fait le plus doux des rêves et, je m'en vais coiffer ma couronne de roi, puisque le roi mon père sous le grand chêne à trouver le chemin qui mène au royaume des morts.

Quand il arriva dans la grande salle du château, il revêtit les habits royaux et posa la couronne sur sa tête. Il fit venir sa mère pour lui montrer comme la tenue de roi lui seyait.

- Mon fils, votre mariage est consommé, descendance vous aurez, roi vous serez. De mère vous n'avez plus besoin, je m'en vais rejoindre votre père dedans sa tombe.

Après l'enterrement, on fêta le nouveau roi, un fils naquit. Astrid pleura sa sœur mais rien n'y fit, jamais plus elle ne la revit. Entre sœur et mari, il faut choisir, entre mère et femme, il faut faire de même.

Et ainsi prend fin, ce conte Lapon.

Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT

on peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr